

ALFRED REBOUX

Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Table of subscription rates for Roubaix-Tourcoing, Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, and other regions.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX

Propriétaire-Gérant

INSERTIONS :

Table of insertion rates for various types of advertisements.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, Libraire, Grand-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et Co, 24, rue Notre-Dame des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'Office de Publicité.

Table with financial data for 17 JANVIER, including interest rates and exchange rates.

Table with financial data for 18 JANVIER, including bank actions and exchange rates.

DEPECHE COMMERCIALES New-York, 18 janvier. Change sur Londres 4.83 1/2; change sur Paris, 5.17.

Depêches de MM. Schlagdenhauffen et Co représentés à Roubaix par M. Bulteau-Grymouprez: Cotons : Ventes 500 b. Marché calme, dispositions meilleures.

ROUBAIX 18 JANVIER 1877.

Bulletin du jour

L'administration vient de publier les tableaux officiels du commerce extérieur de la France pendant l'année 1876. Ainsi qu'on y était préparé par les relevés mensuels, on voit par ces tableaux que l'ensemble de nos transactions avec l'étranger est loin d'être brillant.

Les importations ont diminué de plus de 300 millions, alors que nos importations se sont accrues de 414 millions. Ce qu'il y a de plus fâcheux à constater, c'est que le déficit porte pour la plus forte part sur l'exportation des produits fabriqués.

En ce qui concerne les importations, les augmentations les plus notables portent sur les objets d'alimentation, les matières nécessaires à l'industrie et les objets fabriqués.

On voit par ces chiffres que la situation de notre commerce, international a été très-peu satisfaisante pendant l'année 1876. Plusieurs raisons expliquent ce triste état de choses.

Que sera l'année qui commence, au point de vue du commerce et de l'industrie? Cela dépendra des événements à l'intérieur et surtout à l'extérieur.

Les dépêches, en date du 16 au soir, annoncent que plusieurs ambassadeurs ont demandé au Sultan une audience de congé. Quant au grand conseil des ministres et des dignitaires turcs, auquel assisteront les chefs des diverses communautés religieuses, il se réunira seulement jeudi; par conséquent la Conférence ne pourra avoir lieu que samedi.

mark a télégraphié à M. de Werther, d'appuyer fermement les propositions des puissances et de ne céder sur aucun point. Le baron de Werther aurait fait aussitôt une déclaration dans ce sens; mais avant la fin de la séance, il aurait reçu un nouveau télégramme de Berlin qui lui notifiât de ne pas faire de déclarations positives et de ne pas lâcher les événements.

« La presse étrangère répand, depuis quelques temps, des bruits d'après lesquels l'Allemagne aurait agi ou aurait l'intention d'agir isolément dans la Conférence de Constantinople. Il n'y a pas un mot de vrai dans toutes ces nouvelles. L'Allemagne, pas plus aujourd'hui qu'auparavant, ne représente à Constantinople des intérêts politiques directs. Elle n'a pas plus de raisons et elle a, au contraire, moins de raisons que les autres puissances, de presser le terme des négociations pendantes ou d'y introduire des prétentions qui dépasseraient la mesure fixée par les autres puissances.

« Le représentant de l'Allemagne à la Conférence a pour mission, après comme avant, de s'associer à toutes les démarches de ses collègues et, dans le cas où la Porte persisterait à repousser les demandes qui lui ont été adressées collectivement, de quitter Constantinople en même temps que les autres plénipotentiaires. Dans le fait, la conduite de l'ambassadeur allemand a précisément répondu à cette mission.

On écrit de Kazan au Nouveau-Temps que les volontaires russes de Serbie reviennent un à un. On ne reconnaît plus ces jeunes gens tant ils ont échangé pendant ces quelques mois; on les revêt amaigris, hâlés, déchirés et comme vieillies. Ce sont ceux qui se portent bien qui sont dans cet état; que dire de ceux qui retournent malades et o tropiés. Ces volontaires assurément qu'ils s'attendaient à subir des désagréments de tout genre, mais pas au point d'avoir à éprouver les souffrances qu'ils ont supportées pendant cet exode de Serbie.

En réponse à la protestation de la Roumanie contre la nouvelle Constitution turque, Savfet Pacha a déclaré à l'agent roumain à Constantinople, qu'il préparait une note de nature à satisfaire le Gouvernement roumain. Savfet Pacha a donné ordre au commandant de Silistrie de punir les auteurs de la violation du territoire roumain.

La liste civile des Républicains.

On parle beaucoup de scandales. La Cour des comptes vient d'en révéler un qui, pour être rétrospectif, n'en mérite pas moins tous les honneurs de la publicité.

C'est le rapport sur les dépenses du gouvernement de la Défense nationale. Il n'a pas fallu moins de six ans pour nettoyer ces écuries d'Anglais, et il n'est pas bien sûr encore que les laborieux et les patients conseillers qui avaient entrepris ce travail colossal soient arrivés à une épuratoire parfaite, tant la chose offrait de difficultés.

« Les membres du gouvernement avaient fixé leur traitement à 48,000 fr. Or, l'un a reçu 100,000 fr. par an; un autre, 50,000 fr. et 60 fr. de supplément par jour. Les fonctions autour d'elles étaient créées et salariées sans nul souci des crédits inscrits au budget.

« La fameuse commission d'armement, qui a dépensé tant de millions, a laissé après elle bien des incertitudes. On ne retrouve pas les pièces justificatives de 21 millions payés par le trésorier payeur de la Grande; elles ont existé cependant. Qui a pu les faire disparaître? On voit des préfets, comme M. Gent, réquisitionner des usines, faire fondre des canons, commander des projectiles et manier des sommes énormes pour des marchés de chaussures et de vêtements. On a vu payer 9 et 10 fr. pièce des milliers de couvertures estimées chacune 3 fr.

« On peut lire dans les volumes de l'Enquête des dépêches très-nombreuses comme celle-ci: Dragignan, 15 janvier 1871. A M. le directeur du personnel à Bordeaux. Ai besoin d'aller à Bordeaux pour vous voir. Veuillez m'envoyer, je vous prie, une réquisition par le télégraphe. Gustave vous envoie ses amitiés. MARTIN BLANC.

« Et le Trésor payait le voyage de ces citoyens. A Marseille, pour n'avoir même pas à s'expliquer avec le trésorier payeur, le préfet institue dès le 8 septembre une « caisse de la préfecture » et, sous prétexte de francs-tireurs et autres corps à salarier, il y fait verser par le Trésor 300,000 fr. Qu'est devenu cet argent destiné à la défense nationale, dans un moment de désastres terribles et de deuil public? On va le voir par la pièce suivante, que nous détachons du rapport de la Commission des marchés page 204: Caisse de la préfecture pour les administrations 17,120 00

Table listing expenses for various administrative and military services, including salaries and allowances.

« Les gages (7 fr. par jour) d'un sieur Bienvenu, économiste de la cuisine de la préfecture, et d'un sieur Peygnot, chef de cuisine de l'administration départementale. Le personnel de la cuisine comprenait en outre un maître-d'hôtel, un cambouis, des chefs, cinq aides ou laveurs qui coûtaient plus de 30 fr. par jour.

« Le traitement du haut personnel, 3,400 fr., représentant une indemnité individuelle de 500 fr. par mois à chacun des membres du conseil départemental tant qu'ils n'ont pas été nommés à des fonctions administratives. Une somme de 100 fr. fut remise à Mme Pouevin et on n'en fournit pas même le reçu.

« Les frais d'enterrement civil du fils de M. Esquiros, 595 fr. 107 paires de gants blancs pour le même objet 275. Arrêtons-nous ici? Ces orgies étaient pratiquées au moment où la France était envahie, ravagée par un ennemi qui commettait moins de dilapidations et qui exerçait moins de rapines que ces fonctionnaires improvisés.

« Et ce sont ces mêmes hommes qui jouissent encore de la faveur populaire. En vérité, c'est à se demander si le peuple qui donne ainsi des primes au cynisme et qui accorde sa confiance à ceux qui l'extorquent n'est pas devenu fou.

LETRE DE PARIS

Paris, le 17 janvier 1877. Depuis 24 heures, le bruit est fort répandu à Londres et à Paris, d'un changement de front dans l'attitude de la Turquie, qui se montrerait infiniment plus conciliante. Je dois dire que les communications des membres de la Conférence ne laissent rien pressentir de semblable; mais c'est vrai, les informations qui ont couru dans le monde financier, sont absolument con-

trares. Ici, notamment, la haute Banque paraît très-affirmative et ne met aucunement en doute que la Porte cédera. Certes, opter pour la Banque et de la Cour des comptes, et de la Banque ajouter qu'un tel fait, compte, très grand compte, dans les régions gouvernementales. Sadyk-Pacha, qui va quitter Paris, après ce qu'on assure, a tenu, dans la journée d'hier, un langage relativement satisfaisant, quoique très-réservé. On espérait sortir d'incertitude ou à peu près ce soir ou demain matin, mais le grand conseil des notables convoqué par la Porte pour délibérer sur la dernière proposition des puissances, ne se réunira que demain. On en conclut donc que si les ambassadeurs doivent quitter Constantinople, leur départ n'aura lieu que samedi prochain.

« On s'entretient beaucoup aussi des circonstances à la suite desquelles le premier ministre d'Angleterre a dû déclarer à la Porte qu'il approuvait hautement l'attitude du marquis de Salisbury, et que si la Turquie repoussait les propositions des puissances, elle n'aurait plus à compter sur la bonne volonté de l'Angleterre.

« Lundi, selon toute apparence, la Chambre des députés fixera le jour où doit être nommé par ses bureaux, la commission chargée d'examiner le budget de 1878. Le retard qui s'est produit jusqu'ici dans la nomination de cette commission, n'a rien que de parfaitement normal. Le budget de 1878 est déposé, mais il n'est pas distribué, par l'excellente raison que l'imprimerie nationale n'a pu encore en livrer que deux exemplaires; mais d'ici à la fin de la semaine la situation changera. A propos de cette même commission, le bruit court que M. Gambetta, non-seulement voudra en faire partie mais encore qu'il est résolu à en solliciter la présidence.

« Vous savez l'insistance avec laquelle certains journaux parlent depuis quelque temps de la retraite de M. le ministre de la marine: Or, je puis vous annoncer qu'il n'en a jamais été question dans les Conseils du Gouvernement.

« On s'étonne quelque peu dans nos cercles politiques, de l'insistance avec laquelle le Reichsanzeiger dénonce, en ce moment, la prétendue initiative que la presse française aurait prise dans les bruits qui ont couru au sujet de l'attitude du plénipotentiaire allemand à la Conférence de Constantinople. Dans la propagation de ces bruits, la presse française a été devancée de plus de 24 heures, par les journaux anglais et même par les journaux allemands. Ceci est parfaitement établi par tout le monde.

« Simon, comme le plus fou de tous les Grecs, fut choisi pour tromper les murs de la ville assiégée le fameux cheval de bois qui devait consumer sa ruine. » Par qui et pour quelle fin M. Jules Simon, le plus délié de tous les républicains, a-t-il été choisi et porté au poste de premier ministre, de

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 19 JANVIER 1877.

LES TROIS CENTS FRANCS

DE M. SIXTAIN.

par LOUIS DÉPRET

III (Suite)

— Mon oncle Sixtain, j'allais vous écrire. Vous n'ignorez pas que je porte votre nom. Il s'agit pour moi de l'honneur de ce nom et de la vie. Prêtez-moi de l'argent, et dans un an, foi d'honnête homme, vous serez payé. — De l'argent? Quel argent, garçon, me dit l'oncle Sixtain avec calme, mais les lèvres blanches, quel argent? — Mon oncle, trois cents francs tout de suite, et silence de tombe! J'ai dit l'honneur et la vie. — Ah! garçon, ce n'est pas bien. — Mais vous ignorez encore... — Je dis ce n'est pas bien d'avoir manqué de confiance. — Vous voyez, au contraire, mon cher oncle, que je vous comble de ma confiance, et même je ne demande pas mieux que de vous en accabler. Le temps presse, mon oncle trois cents francs, il me les faut, ou bien...

Le voisinage du fleuve prêtait sans doute à cette objurgation un pathétique irrésistible pour mon oncle, car il me dit: — Je ne les porte pas sur moi. Viens à mon hôtel Abilgouon, ce n'est pas bien, tu sais comme ton père et moi nous sommes liés. Je ne lui ai jamais rien demandé; et puis, j'ai des enfants. N'importe, viens dîner avec nous dans une heure, à l'hôtel. Je trouverai bien moyen de te glisser la chose. Nous boirons tout de même une bonne bouteille. Tu dis dans un an n'est pas? Hélas! ce ne fut pas dans un an; pauvre bon oncle Sixtain!

Il se ravisa; l'hôtel étant à deux pas de nous, il alla prier sa femme de l'attendre deux minutes chez le marchand d'eau de Cologne; j'étais censé le conduire à un certain débit de cigares. Il monta en soufflant, était naturellement court et oppressé, les deux étages qui conduisaient à sa chambre à coucher, me remit la chose (comme il disait) en pièces d'or, dans un rouleau de papier, et répondit d'une voix un peu altérée à mes fiévreuses protestations: — Dans un an, c'est convenu. Va, garçon.

Pauvre bon oncle, je ne lui avais fait aucun mal, et pourtant il m'attendait. Je restai m'habiller pour le dîner. Je payai M. Hoch, j'avais le vertige; l'honneur était sauf. C'était pour une dette que je m'étais induit en dépenses extraordinaires. Sans

doute mon oncle l'avait deviné et compris, et j'avais eu le bonheur de le saisir dans un moment où il devait être exceptionnellement sympathique aux données faibles, aux extravagances données par deux beaux yeux.

Avant d'aller rejoindre mes hôtes, j'écrivis le reçu qui figure en tête de cette histoire, et pour la seconde fois de la journée, mais plus gaiement que la première, je fis le trajet de Deutz à Cologne, et en somme notre dîner fut aimable. Ma petite grosse tante qui n'usait pas de café, prit un canard dans ma tasse, et je trouvai (poussé après tout, selon le diction de voire pays, on se maie pour soi), que mon oncle avait eu raison de consulter et de suivre son penchant.

Le lendemain, je regagnai la France, vieilli de six mois par les agitations diverses de cette journée.

Au retour, je trouvai mon père plus enraciné que devant son programme restrictif à mon endroit sur le chapitre de l'argent.

Toutefois, je le savais homme de parole, et il me restait dû le montant d'un voyage en Allemagne. Je n'eus même pas à soulever la plus petite réclamation. Le lendemain de mon arrivée, comme nous achèvisions de prendre ensemble le café au lait du matin, avant d'aller au bureau, mon père m'apprit que le voyage ou son équivalent serait avantageusement remplacé par le don qu'il me faisait d'un cheval.

De ce fait, je ne fus pas appelé à me prononcer dans la délicate affaire du choix de l'animal. Mon père se défiait des intermédiaires en vue, et il entama à ce sujet, dans l'ombre la plus épaisse, avec un marchand de peille et d'avoine de la banlieue, des négociations qui aboutirent à l'achat d'un quadrupède bâti pour n'être pas déplacé au siège de Troie. Je n'étais pas fier, et je le montais avec un plaisir franc sur lequel n'avaient aucune prise les scrupules de la vanité et du dynisme. Quand mon bucéphale stoppait dans les rues de L..., cela produisait à trois rues à la ronde un grondement et un bruit de fer qui résonnaient jusque dans les chambres, au troisième étage des maisons. Je vous conterai un de ces jours l'histoire de Gaoul.

Toutefois, ce plaisir si franc recevait plusieurs fois la semaine d'assez vifs assauts, non pas de l'extérieur, mais du dedans, et ce sont les plus cruels. Les mois s'écoulaient, et non-seulement je ne possédais pas le premier sold des trois cents francs que l'année finie, je m'étais engagé sur l'honneur à rendre à l'oncle Sixtain, mais j'avais encore aggravé ma situation de quelques petites dettes chez le libraire qui m'envoyait les nouveautés de Paris.

D'autres sujets de sollicitude plus sensibles à mon cœur virent bientôt m'assaillir. Je notai qu'avec sa charge d'Hercule, mon oncle Sixtain jaunissait, qu'il était triste, qu'il témoi-

gnait même l'empressement et de tendresse envers sa jeune femme. Je crus d'abord à une simple peine morale, et qu'il regretterait de s'être mis en délicatesse avec son frère et tout le reste de sa famille, sans moi, en épousant contre le gré général, une femme qu'on jugeait, à tort, peu digne de sa devancière.

Mais bientôt il me fut donné de voir que cette anxiété morale, si elle existait, se compliquait de grandes souffrances physiques, que l'oncle Sixtain était menacé dans un organe important, que sa respiration était une torture.

Mon père, qui n'allait plus voir son aîné, tout en ayant gardé pour lui un fond d'affection très-sincère, était satisfait de mes assiduités chez ce parent dont il était séparé lui-même par des difficultés et des convenances sociales; ma mère et mes sœurs (je ne les blame ni ne les excuse), ayant beaucoup cheri et estimé la première femme de Sixtain, s'étaient refusées à voir la seconde, dont le consentement à un mariage si disproportionné, leur semblait trop visiblement marqué au point de la raison d'argent.

Dans cet état de choses, mon père, qui avait toujours attaché un haut prix aux relations de famille, me voyait avec plaisir sauver le principe en jouant le rôle de trait d'union. Un jour que j'avais trouvé l'oncle Sixtain plus oppressé que de coutume, je crus devoir en avertir son frère qui me dit:

— C'est bien, demain matin nous irons ensemble voir ton oncle.

Ce jour-là, justement, par suite d'une très-mauvaise nuit, Sixtain tenait la chambre. Les deux frères, en se relevant, tombèrent dans les bras l'un de l'autre avant d'échanger un seul mot. Mon père pouvait à peine retenir son attendrissement à la vue des ravages que quatre mois de séparation lui rendaient plus sensibles dans la physionomie de son frère. Il y avait entre eux, malgré l'âge, une fraîche fleur d'alliance, produite non-seulement par la communauté de leurs berceaux, mais par les mille engagements soutenus côte à côte durant trente ans dans la bataille de la vie.

Pendant que je sentais deux larmes m'obscurcir ce touchant tableau, Sixtain fixa sur mon père le regard de ceux qui n'en ont plus pour longtemps à voir le soleil, et lui dit: — Frédéric, je n'ai jamais rien eu de secret pour toi...

(A suivre.)